

Amours saphiques à mots ouverts

Plusieurs chanteuses nommées aux Victoires de la musique assument et revendiquent leur homosexualité

Promis, on ne s'est pas concertées et ce n'est pas un coup de marketing. Même si elle préférerait que ce ne soit pas « un sujet », puisque « après tout, la préférence hétérosexuelle ne semble pas en être un », Aloïse Sauvage constate que nombre de jeunes femmes nommées aux Victoires de la musique 2020 assument, revendiquent et chantent leur homosexualité ou la fluidité des genres. Qu'il s'agisse, comme elle, de la catégorie « Révélation scène » – Hoshi, Suzanne –, de l'« Album révélation » – Pomme – ou de la multinommée Angèle (« Artiste féminine », « Création audiovisuelle », « Concert »), dont la chanson *Ta reine* en a troublé plus d'une.

La chanson, cet autre « miroir qu'on promène le long d'un chemin », n'en finit pas de refléter l'évolution d'une société où, ces dernières années, la parole féminine n'a cessé de se libérer. Notamment en termes de choix de sensualité et de vie amoureuse. Il semble loin, le temps (1992) où la violoniste et chanteuse Catherine Lara, répondant à la question « Qu'est-ce que vous préférez chez un homme ? » posée par Michel Denisot, mettait la France en émoi en répliquant, magnifiquement : « Sa femme ! »

« On manquait tellement cruellement de représentation auparavant, écrasées par les images d'une norme hétéro véhiculée par les médias, que cette prise de parole est comme un appel d'air », insiste Claire Pomet. Sous le nom de Pomme, elle s'adresse à son amoureux dans *On brûlera* (« Je m'excuse auprès des dieux/De ma mère et ses louanges/Je sais toutes les prières/Tous les vœux pour que ça change/Mais je veux partir avec toi/Je veux mourir dans tes bras »), évoque la PMA dans *Grandiose* (« Je veux un enfant dans le ventre/Qu'on s'aime qu'on ait une vie grandiose ») ou duettiste avec sa compagne, la Québécoise Safia Nolin, dans *Lesbian Break-up Song*, composée par celle-ci.

« Liberté de ton »

« Cette génération m'hallucine par sa liberté de ton, sa façon d'assumer ses choix sans complexe », s'enthousiasme la guitariste et réalisatrice artistique Edith Fambuena, jointe au téléphone pendant sa tournée avec Zazie. Collaboratrice, entre autres, d'Etienne Daho ou de Jane Birkin, elle avait écrit et interprété en 2001, pour son propre duo Les Valentins, une somptueuse et touchante chanson d'amour saphique, *Entre elle et moi*, restée trop confidentielle. « J'appartiens à une génération pour qui il était plus compliqué de parler de cela honnêtement », analyse la guitariste née en 1965. « Après les espoirs de mai 1968, beaucoup ont baissé les bras. On a subi le patriarcat, l'homosexualité était abondante comme un problème. Les chanteuses ou groupes, comme Mansfield, TYA, revendaient leur homosexualité étiquetée cantonnée dans une scène "indé". Aujourd'hui, elles appartiennent au monde de la pop et peuvent connaître un succès grand public », se réjouit encore Fambuena, heureuse d'entendre Angèle reprendre, lors de sa nouvelle tournée, la chanson *T'es beau*, qu'elle avait coécrite avec Pauline Croze, en 2005.

Parmi les artistes qui ont ouvert la voie en France, Aloïse Sauvage

POUR ALOÏSE SAUVAGE, LES HYMNES À LA FLUIDITÉ ET À L'ANDROGYNIE DE CHRISTINE AND THE QUEENS ONT FAIT AVANCER LES MENTALITÉS

cite l'apport déterminant de Christine and the Queens, femme désirante revendiquée dont les hymnes à la fluidité et à l'androgynie ont fait avancer les mentalités – non sans provoquer quelques réactions violentes – et aussi la chanson rap et crue d'Eddy de Pretto. Une influence hip-hop qui domine aussi les slams à vif de cette actrice-danseuse-circassienne-chanteuse de 26 ans, remarquée en 2017 dans le film de Robin Campillo *120 battements par minute* dans le rôle d'Eva, meneuse d'AG pour Act Up. Son premier album, *Dévorantes*, a paru le 28 février, rayonné de scansions placées sous le signe de l'urgence intime et viscérale. « Je passe ma vie au crible, en toute sincérité, je ne peux donc pas omettre les détails de ma vie amoureuse et charnelle », explique-t-elle, en soulignant que cela devrait être considéré comme une banalité, une normalité refusant d'être cataloguée.

Célébration d'une sexualité épanouie, sa chanson *Omowi* suggère pourtant qu'il reste des combats à mener. « On s'cachait, maintenant on s'éleve/C'est pas avachi sur les clichés qu'on changera les règles/ils crachaient, maintenant on riposte/c'est pas en restant sans rien dire qu'on changera la donne », chante-t-elle, avant que le refrain ne répète : « Les prédis sont beaux/j'ai osé rêver que tout le monde enfin le voyait. »

Si la parole se libère, si les préférences s'assument plus que jamais, la violence n'a pas dit son dernier mot. Mathilde Gerner, alias Hoshi, en sait quelque chose. A 23 ans, cette bête de scène de Saint-Quentin-en-Yvelines, au chant rauque et tripal, autant influencée par Brel que par Stromae, a subi, à l'âge de 15 ans, deux agressions homophobes de la part de filles de son lycée, dont une l'avait laissée pour morte. Dans son premier album *Il suffit d'y croire* (2018), la jeune femme, encore traumatisée, n'avait pas complètement osé s'assumer. « J'avais peur de perdre une partie de mes auditeurs », reconnaît-elle.

Des précautions balayées dans les chansons d'un deuxième album, prévu pour fin mars. En témoignent *Amour censure*, titre sorti en amont, qui cumule déjà en moins de deux semaines plus d'un million de vues sur YouTube. « Est-ce qu'on va un jour en finir/Avec la haine et les injures/Est-ce qu'on verra leur dire/Qu'on s'aime et que c'est pas impur », chante Hoshi dans une chanson dont le clip est illustré par des images de La Manif pour tous et des propos de manifestants à l'intolérance crasse. « Ces gens qui combattent mes droits, ont fait remonter les souvenirs de ce que j'avais subi, explique la chanteuse au pseudo de manga. Je voulais prendre la parole pour que les plus jeunes n'aient plus à vivre ça. » ■ S.D.

Juliette Jouannais sculpte la couleur

L'œuvre singulière de l'artiste est exposée à la Fondation Fernet-Branca, dans le Haut-Rhin

ARTS
SAINT-LOUIS (HAUT-RHIN)

Pendant que bon nombre d'artistes s'inquiètent de représentation – allez, au hasard, un bouquet de tulipes –, d'autres continuent de se poser des problèmes résolument plastiques. Ces derniers sont nombreux, mais l'un est vieux comme l'histoire de l'art, ou presque, déclenché notamment au XVII^e siècle par la querelle des « rubénistes » contre les « poussinistes ». Doit-on privilégier la couleur, comme les premiers, ou le dessin, comme les seconds ? Car on a longtemps cru les deux modes incompatibles, pour des raisons optiques, entre autres : la couleur en effet donne la sensation de faire éclater la forme. Ainsi, dans deux cercles de même diamètre, l'un paraîtra plus grand s'il est peint en jaune que s'il est en bleu.

Matisse apporte une réponse au XX^e siècle avec ses papiers découpés. Les ciseaux taillant directement dans la couleur lui donnent une forme qui correspond exactement à son intensité. Du côté des sculpteurs, hormis l'art antique et l'art médiéval, dont la polychromie d'origine a pour l'essentiel disparu, même problème : un volume peint tend à se dissoudre (visuellement s'entend). Parmi les solutions modernes, celles imaginées par Calder sont les plus séduisantes.

De nouvelles nuances

Bien des artistes au XX^e siècle ont tenté d'aller plus loin dans la projection de la peinture dans l'espace, et hors de l'espace, du tableau. On pense aux constructivistes, avec leurs reliefs, plus récemment aux volumes générés à partir du plan par l'entendement de Gottfried Homgeiger ou Antoine Perrot, pour ne citer qu'eux. Mais aussi aux cinétiques, comme Jesus Rafael Soto, Carlos Cruz-Diez et bien d'autres. La couleur devait envahir l'espace, devenir l'espace, voire le structurer. Dans un registre plus baroque, on a aussi le souvenir des tableaux envahissants l'espace de Frank Stella.

Chez les sculpteurs, et pour éviter la dissolution précitée, il fallait travailler des matériaux déjà peints, et même teintés dans la masse si c'était possible. On pouvait aussi utiliser des techniques éprouvées, comme la céramique, ou d'habiles artisans savent, sans trop se tromper, ce que donnera après cuisson un oxyde posé en



Gouache sur papier découpé, de Juliette Jouannais. JULIETTE JOUANNAIS

glacé sur la surface de la terre... si elle n'a pas éclaté dans le four. Ici, c'est Miro, là c'était Chamberlain et ses éléments de carrosserie ou César et ses automobiles compressées.

C'est dans l'atelier que ce dernier aimait à l'École des beaux-arts de Paris que Juliette Jouannais, née en 1958, a fait ses classes. L'exposition que lui consacre la Fondation Fernet-Branca à Saint-Louis, dans le Haut-Rhin, conjointement avec le photographe Jean-Luc Tartarin, montre une œuvre singulière, dans un accrochage peut-être un peu trop dense pour que soit immédiatement perçu ce qu'elle apporte de nouveau. On se laisse – ou pas – d'abord immerger dans un monde de couleurs découpées en se disant, « Bien, Matisse », ou « Dacoréa, Stella ». C'est oublier qu'ils sont essentiellement peints, et elle sculptrice. A la troisième dimension, qui est dans sa culture, elle donne la couleur, et non l'inverse.

Mais là où les pionniers défrichaient, parfois brutalement comme César et ses presses hy-

Le plus surprenant, c'est quand elle confère du volume à ses dessins, en intervenant sur le support

drauliques, Juliette Jouannais apporte de nouvelles nuances. Qu'on nous comprenne bien : même si le dossier de presse de l'exposition loue un « travail empreint de légèreté et de féminité », ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. L'enjeu est ailleurs. Ses couleurs, justement. Jamais industrielles ou fort peu, elles peuvent être séduisantes, mais parfois de la manière la plus violente qui soit, par combustion des pigments dans le four du céramiste. Par ce passage au grand feu, elles prennent l'éclat de l'émail, et une intensité presque impossible à obtenir par d'autres biais.

Le plus surprenant, c'est quand elle confère du volume à ses dessins (des gouaches le plus souvent) : pas, traditionnellement, en assombrissant ou éclaircissant sa peinture, mais en intervenant sur le support. La feuille de papier découpée est courbée, repliée, tordue à la manière d'un ruban de Möbius, l'envers rejoint l'endroit, les deux se donnent à voir par fragments, tantôt parfois de l'entredeux. On allait écrire, « de l'entrechat ». De la sculpture encore, mais légère, aux antipodes des pratiques massives habituelles. D'ailleurs, elles ne sont pas solécées, mais posées au sol ou punaisées au mur comme un entomologiste le ferait d'un papillon. Quand elles sont planes, plus de cadre, point de châssis, mais des formes qui se déploient librement dans l'espace. Elle sculpte, mais elle sculpte la couleur. ■

HARRY BELLET
Un tout de nature. Juliette Jouannais, Jean-Luc Tartarin, Fondation Fernet-Branca, à Saint-Louis (Haut-Rhin). Jusqu'au 1^{er} mars. Entrée : 8 €.

Un huis clos intrigant dans un hôtel de montagne

Le Studio-Théâtre de la Comédie-Française propose « Massacre », de la Catalane Lluïsa Cunillé

THÉÂTRE

Un hôtel en montagne, assez loin du village pour qu'il faille prendre une voiture si on veut aller acheter le journal. Une fin de saison avec un temps maussade. Un salon où deux femmes se retrouvent. L'une est la propriétaire, l'autre la seule cliente. La propriétaire aimerait fermer son hôtel, mais la cliente n'a pas envie de partir. Elle est là depuis une semaine, et entend rester une semaine encore, parce que, dit-elle, « je me sens bien ici ». Elle aime, le soir, boire un café et fumer une cigarette. C'est alors que la propriétaire la retrouve, et c'est tout l'enjeu de *Massacre*, une pièce qui permet de découvrir une auteure catalane intrigante, Lluïsa Cunillé.

Les deux femmes n'ont pas de nom. Elles sont là, tout simplement, dans l'isolement de la

montagne et le silence de l'hôtel, que l'on sent et entend, à la façon dont elles parlent. On ne sait pas grand-chose de leur histoire, sinon que la propriétaire a toujours travaillé dans cet hôtel qui appartenait à ses parents, et qu'elle aimerait vendre, parce que les touristes viennent moins depuis l'implantation d'une usine à papier et d'un asile. La cliente apprécie cette solitude, ou du moins en a-t-elle besoin : enseignante à l'université, elle est arrivée dans une grosse voiture qui appartient à son ex-mari, à qui elle censure la rendre.

Impassibilité apparente

Massacre couvre une semaine, du lundi au samedi. Avec chaque soir le même rituel : un échange de phrases courtes : une politesse de bon aloi de part et d'autre ; la relation des menus faits de la journée. Les femmes s'observent, toutes les

deux sont à un tournant dans leur vie mais aucune ne se laisse aller aux confidences. Lluïsa Cunillé creuse cette impassibilité apparente qui peu à peu se transforme en menace, et vole en éclats avec l'arrivée d'un homme, un soir... Nul besoin d'en savoir plus : le texte réserve sa part d'ambivalence, à l'image du double sens du mot « massacre », qui désigne aussi un trophée de chasse.

Du début à la fin, on est pris par l'indéniable force d'attraction de l'écriture de Lluïsa Cunillé, dont une autre pièce, *Islande*, est au programme de l'agrégation d'espagnol de cette année. Née en 1961, cette auteure d'une œuvre imposante (quarante-cinq pièces) a le sens du minimalisme, et la chance d'être mise en scène par le jeune Tommy Milliot, qui ne joue pas au plus malin : il inscrit *Massacre* dans un décor assez neutre pour ne pas détourner l'at-

tention, et il dirige les comédiens avec doigté. Clotilde de Bayser, en cliente, prouve une nouvelle fois sa capacité exemplaire à endosser les rôles les plus divers, avec un talent sûr, virtuose sans esbroufe. Sylvia Bergé lui répond à sa manière, plus tranchée, mais efficace. Face à elle, Nâzım Boudjnah n'a pas la tâche facile : il faut dire qu'il joue l'intrus dans ce huis clos très recommandé, dominé par les femmes. ■

BRIGITTE SALINO

Massacre, de Lluïsa Cunillé, mis en scène par Tommy Milliot. Avec Sylvia Bergé. Studio-Théâtre de la Comédie-Française, Carrousel du Louvre, Paris 1^{er}. Jusqu'au 8 mars, du mardi au dimanche, à 18 h 30. De 12 € à 25 €. Durée : 1 h 10. La pièce est éditée par Les Solitaires intempestifs (89 pages, 14 euros).